

nous a paru également un peu écourtée dans la troisième partie de l'ouvrage de M. P. Gras.

Nous ne pouvons nous empêcher de différer d'opinion avec M. Steyert sur l'influence particulière de la langue française par rapport à la disparition des patois. Nous reconnaissons avec lui que cette langue n'est qu'un dialecte contemporain des autres dialectes provinciaux, modifié comme eux par toute espèce de circonstances, perdant presque autant qu'il a gagné, et ayant fini par primer les autres plutôt par circonstances politiques que par despotisme littéraire ; mais nous ne pouvons admettre qu'en faveur de ce langage, et pour l'unité nationale, nos provinces aient fait, spontanément, un sacrifice volontaire de leurs idiomes. Elles leur sont au contraire restées fidèles, elles les conservent encore malgré les coupures et les plaies qui les défigurent, et si elles les abandonnent, ce n'est pas volontairement.

Les troubadours qui, dit M. Steyert, *s'excusaient de leur parler provincial*, ne le considéraient pas pour cela comme indigne ou exprimant mal leurs idées poétiques, mais ils craignaient de ne pouvoir être bien compris de personnes qui avaient précisément abandonné leur vieux langage pour des nouveautés. Quand les ducs de Bourbon implantèrent dans le Forez le français ou plutôt la langue d'oïl, la masse de la province conserva son idiome longtemps encore et n'en fit pas le sacrifice.

Toujours résumant admirablement, M. Steyert passe ensuite en revue les causes principales qui réagissent sur la forme d'une langue : la position géographique, le climat, la richesse du sol, les professions, les mœurs et les besoins des habitants, les événements historiques, les révolutions, les découvertes, toutes causes qui ont agi dans le Forez plus vivement que nulle part ailleurs. Cet exposé rapide ne fait-il